

livre 5

CHAPITRE 1 *Apostasie de Julien. Mort de Constance.*

CHAPITRE 2 *Education de Julien. Sa manière de vivre et son avènement à l'empire.*

CHAPITRE 3 *Julien diminue et affaiblit la religion chrétienne et favorise le paganisme.*

CHAPITRE 4 *Julien persécute cruellement les habitants de Césarée. Maris évêque de Chalcédoine lui parle avec une généreuse liberté.*

CHAPITRE 5 *Fausse indulgence de Julien. Nouvelle manière de persécuter l'Église.*

CHAPITRE 6 *Retour d'Athanase à Alexandrie.*

CHAPITRE 7 *Mort de Georges.*

CHAPITRE 8 *Mort de Théodose garde des vases de l'église d'Antioche. Mort de Julien oncle de l'empereur du même nom.*

CHAPITRE 9 *Eusèbe, Nestabe, et Xénon souffrent le martyre dans la ville de Gaza.*

CHAPITRE 10 *Humilité et miracles d'Hilarion. Martyre de quelques vierges consacrées à Dieu, et de Marc évêque d'Arétuse.*

CHAPITRE 11 *Martyre de Macedonius, de Théodule de Tatien, de Busiris, de Basile, et d'Eupsyque.*

CHAPITRE 12 *Concile d'Alexandrie.*

CHAPITRE 13 *Différend entre Paulin et Méléce. Autre différend entre Eusèbe et Lucifer. Hilaire concourt avec Eusèbe, pour confirmer les peuples d'Occident, dans la foi du Concile de Nicée.*

CHAPITRE 14 *Différend entre les partisans de Macédonius et ceux d'Acace.*

CHAPITRE 15 *Bannissement d'Athènes, d'Eleusius et de Tite. Ancêtres de Sozomène.*

CHAPITRE 16 *Soins de Julien pour la propagation du paganisme. Lettre qu'il écrivit à un prêtre païen sur ce sujet.*

CHAPITRE 17 *Julien use d'artifice pour détruire la religion sans la vouloir persécuter ouvertement.*

CHAPITRE 18 *Julien défend aux chrétiens d'apprendre les lettres humaines. Ouvrages d'Apollinaire.*

CHAPITRE 19 *Livre de Julien contre les habitants d'Antioche. Translation du corps de saint Babylas martyr.*

CHAPITRE 20 *Constance de Théodore confesseur. Embrassement du temple d'Apollon.*

CHAPITRE 21 *Image de Jésus Christ. Fontaine d'Emmaüs. Arbre d'Égypte.*

CHAPITRE 22 *Les juifs obtiennent permission de Julien de rebâtir leur temple. Ils en sont empêchés par le feu du ciel, et par des croix miraculeuses qui parurent sur leurs habits.*

CHAPITRE 1

Apostasie de Julien. Mort de Constance.

Cependant Julien ayant donné bataille aux peuples qui habitent sur les bord du Rhin, en tua un grand nombre, et en fit un grand nombre prisonniers. Cette victoire ayant accru sa réputation, et la douceur de son naturel lui ayant acquis l'affection des gens de guerre, ils le proclament empereur. Au lieu de se mettre en peine de faire agréer à Constance l'acceptation qu'il avait faite de l'autorité souveraine, il changea les officiers et montra à tout le monde les lettres par lesquelles cet empereur avait invité les étrangers à entrer sur les terres de l'empire, pour lui donner du secours contre Magnance. Après il changea tout d'un coup le religion, et au lieu qu'il avait fait profession d'être chrétien, il se déclara souverain pontife, entra dans les temples des païens, y offrit des sacrifices, et tâcha de persuader à ses sujets de suivre son exemple. Comme l'on appréhendait que les Perses ne fissent irruption sur la terre des Romains, et que Constance était allé en Syrie pour s'opposer à leurs desseins, Julien jugea qu'il pourrait sans peine se rendre maître de l'Illyrie et pour cet effet s'en approcha, sous prétexte d'aller faire ses excuses à l'empereur, de ce qu'il avait reçu sans son consentement les marques de la souveraine puissance. On dit que quand il fut sur la frontière d'Illyrie, les vignes parurent chargées de grappes vertes, bien que le temps des vendanges fût passé, et que les Pléiades se couchassent, et qu'il tomba sur lui, et sur sa suite une rosée, dont chaque goûte avait la figure d'une croix. Il prit les grappes pour un bon présage, et attribua au hasard la chute de la rosée. D'autres jugèrent que ces grappes vertes signifiaient que Julien serait enlevé par une mort précipitée, et que les croix formées par les goûtes de la rosée signifiaient que la religion chrétienne vient du ciel, et qu'il n'y a personne qui n'en doive porter la marque: Pour moi, je suis persuadé que ceux qui prenaient ces deux événements pour des présages funestes à Julien, ne se trompaient point, et que le temps a fait voir la vérité de leur jugement. Au reste Constance ayant appris que Julien marchait contre lui à la tête de ses troupes, renonça à l'expédition contre les Perses, et partit pour revenir à Constantinople. Mais en revenant, il mourut à Mopsucrènes entre la Cilicie, et la Cappadoce. Il vécut quarante cinq ans, en régna treize avec Constantin son père, et vint-cinq depuis sa mort. Julien qui dès auparavant était maître de la Thrace, entra dans Constantinople, où il fut proclamé empereur. Les païens disaient que les devin, et les démons lui avaient prédit ce changement de fortune, et la mort de Constance, avant qu'il partit des Gaules, et lui avaient conseillé d'entreprendre cette expédition. On pourrait demeurer d'accord de la vérité de cette prédiction, si Julien n'était mort sitôt après sans avoir joui autrement de l'empire que comme du plaisir d'un songe. Mais il me semble que ce serait une extravagance d'avancer qu'ayant prévu que Constance mourrait de la sorte, et qu'il serait lui-même tué dans une bataille, contre les Perses, il se serait jeté volontairement dans un danger, d'où il n'aurait tiré aucun fruit, que de palier au jugement de la postérité pour un prince peu habile, et peu expérimenté en l'art de la guerre, et qui aurait causé aux Romains la perte d'une parti considérable de l'empire. Je ne remarque ceci, que de peur d'être blâmé de l'avoir omis et n'empêche pas que chacun en juge, comme il lui plaira.

CHAPITRE 2

Education de Julien. Sa manière de vivre et son avènement à l'empire.

Dès que Constance fut mort, les chrétiens commencèrent à craindre la persécution, et à être plus sensiblement tourmentés par cette crainte, qu'ils ne l'auraient été par la persécution même. Ce qui procédait sans doute de la longue paix dont ils avaient joui, du souvenir, ...

CHAPITRE 3

Julien diminue et affaiblit la religion chrétienne et favorise le paganisme.

Lorsqu'il se vit seul en possession paisible de l'autorité souveraine, il commanda qu'on ouvrît les temples des dieux dans toute l'étendue de l'Orient, qu'on réparât ceux qui avaient été négligés, qu'on relevât ceux qui étaient tombés en ruine, et qu'on redressât les autels. Il assigna pour cela des revenus, rétablit les sacrifices, et les

anciennes cérémonies. Il offrit lui même des sacrifices, répandit des liqueurs dans les temples, rendit de grands honneurs à ceux qui s'acquittaient de ces devoirs de l'ancienne superstition, et rétablit les prêtres, et les ministres des idoles dans la jouissance de leurs privilèges, et les exempta comme autrefois des charges publiques, rendit aux gardes des temples les pensions dont ils avaient autrefois été gratifiés, et leur ordonna de s'abstenir des viandes, dont s'abstiennent ceux qui veulent vivre dans une pureté singulière. Il commanda là aussi qu'on portât la mesure du Nil, et les autres symboles au temple de Serapis, au lieu que suivant l'ordre de Constantin, on les portait à l'église des chrétiens. Il écrivait souvent aux habitants des villes adonnées aux superstitions païens qu'ils lui demandassent ce qu'ils désiraient, et bien loin de faire le même traitement aux chrétiens, il leur donnait des marques publiques de son indignation en refusant de les honorer de sa présence, et de recevoir leurs députés, ou d'écouter leurs plaintes. Les habitants de Nisibe ayant envoyé lui demander du secours contre les Perses, qui étaient prêt de faire irruption sur les terres de l'empire, il leur en refusa, en haine de ce qu'ils n'ouvraient point les temples, et de ce qu'ils ne présentaient point de sacrifices, et les menaça de n'entrer jamais dans leur ville qu'ils n'eussent faire profession du culte des dieux. Il accusa du même crime les habitants de Constance en Palestine, et les rendit tributaire de ceux de Gaza. Constance s'appelait autrefois Majume, et servait de retraite aux navires de Gaza. Mais en faveur de la piété chrétienne laquelle elle était fort attachée, Constantin l'érigea en ville, et lui donna le nom de Constance son fils, dans la créance qu'il n'était pas juste qu'elle dépendît de Gaza, qui demeurait assujettie au service des idoles. Lorsque Julien fut parvenu à l'empire, les habitants de Gaza firent un procès à ceux de Constance. Ce prince jugea en faveur des premiers, et ordonna que Constance dépendrait de Gaza, bien qu'elles soient éloignées de vingt stades. Elle a été nommée depuis la partie maritime de Gaza. Ainsi elles en font plus qu'une ville gouvernée par les mêmes magistrats. Elles ont néanmoins dans l'ordre ecclésiastique, chacune leur évêque, leur clergé, les fêtes de leurs martyrs, la commémoration des évêques qui les ont autrefois conduits, et les limites qui séparent les territoires.

Un évêque de Majume étant mort de nos jours, celui de Gaza voulut réunir tout le clergé, prétendant qu'une ville ne pouvait avoir qu'un évêque. Les habitants de Majume s'étant opposés à sa prétention, le concile de la province prit connaissance du différend et ordonna un autre évêque. Il jugea qu'il était de l'équité de conserver au moins l'avantage d'avoir un évêque à des peuples qui n'avaient été privés du droit de cité, qu'en haine du zèle qu'ils avaient pour la véritable religion. Mais cela n'arriva pas sitôt.

CHAPITRE 4

Julien persécute cruellement les habitants de Césarée. Maris évêque de Chalcédoine lui parle avec une généreuse liberté.

Dans le même temps Julien dépouilla Césarée, capitale de la Cappadoce, assis proche du mont Argée, de la dignité de la ville, et lui ôta même le nom de Césarée, qui lui avait été donné sous le règne de l'empereur Claude, au lieu qu'elle se nommait auparavant Mazaca. Il y avait longtemps qu'il laissait les habitants, parce qu'ils étaient fort affectionnés à la religion chrétienne, et qu'ils avaient autrefois démoli deux temples, celui de Jupiter tutélaire de la ville, et celui d'Apollon. Mais quand il sut que depuis qu'il était parvenu à l'empire, ils avaient encore abattu celui de la Fortune, qui était le seul qui restait dans leur ville; il en conçut une furieuse colère, et blâma fort les païens qui n'étaient qu'un petit nombre, de n'être pas accourus aux secours et de ne s'être pas exposés à toute sorte de dangers pour la défendre de la fortune publique. Il fit rechercher avec la dernière rigueur les héritages, et les meubles qui appartenaient tant aux églises de la ville, qu'à celles des lieux d'alentour, et commanda d'en porter trois cent livres d'or au trésor public. Il commanda outre cela, d'enrôler tous les ecclésiastiques parmi les soldats qui servent sous le gouverneur de la province, qui est la malice la plus onéreuse, et tout ensemble la moins honorable. A l'égard du peuple, il en fit le dénombrement, sans excepter les femmes, ni les enfants, et leur imposa le même tribut qu'aux habitants des bourgs. Il les menaça de plus, de leur faire sentir de plus terribles effets de sa vengeance, et de ne pas laisser aux Galiléens la jouissance de la vie, c'est ainsi qu'il appelait par raillerie les chrétiens; s'ils ne relevaient promptement les temples. je crois qu'il n'y a eut que sa mort qui survint bientôt après, qui détourna les suites terribles de cette menace. Ce ne fut par aucune tendresse pour les chrétiens qu'il les traita d'abord avec moins de rigueur que leurs premiers persécuteurs n'avaient fait. Mais c'est qu'il avait reconnu que les païens n'avaient tiré aucun fruit de leur cruauté, au lieu que les

chrétiens avaient honorés par la générosité de ceux d'entre eux, qui n'avaient point appréhendé de mourir pour la défense de leur foi. Ce ne fut donc par aucun désir de les épargner, mais par la seule jalousie qu'il avait de leur gloire, qu'il n'emporta contre eux, ni le fer, ni le feu, et qu'il n'ordonna, comme avaient autrefois fait d'autres princes, ni de les enterrer tous vivants, ni de les jeter dans la mer pour les contraindre de changer de sentiments, et qu'il usa plutôt de douceur, et de persuasion pour les gagner, et pour les corrompre. On dit que comme il sacrifiait un jour à Constantinople dans le temple de la Fortune publique, Maris évêque de Chalcédoine y entra, et lui reprocha devant tout le monde, qu'il était un impie, un athée, et un apostat. Julien n'eut rien à lui répondre, sinon qu'il était aveugle, parce qu'ayant la vue fort faible il se faisait conduire par un enfant, et ne pouvant s'abstenir de vomir toujours quelque blasphème, il ajouta en raillant, «le Galiléen, ton Dieu ne te guérira pas.» – «Je remercie Dieu, répondit Maris, de ce que je suis aveugle, et de ce que je ne saurais voir un apostat, comme vous.» Julien passa sans repartir dans la créance que c'était un moyen fort propre à augmenter, et à multiplier le paganisme, que de faire paraître envers les chrétiens une plus grande douceur, et une plus grande patience, que selon les apparences on n'avait pu espérer.

CHAPITRE 5

Fausse indulgence de Julien. Nouvelle manière de persécuter l'Église.

Voilà pourquoi il permit à ceux qui avaient été exilés au sujet de la religion de retourner dans leur pays, et qu'il leur fit rendre le bien qui avait été confisqué sur eux. Il défendit aussi au peuple de faire aucune injure ni aucune insulte aux chrétiens, ni de les contraindre à sacrifier, et ordonna que quand ils voulaient sacrifier d'eux-mêmes, ils seraient obligés d'apaiser auparavant les démons, auxquels les païens attribuent la force de détourner les maux dessus les hommes, et de se purifier par les expiations ordinaires. Il ôta aux ecclésiastiques les immunités, les prérogatives, et les pensions que Constantin leur avait accordées; abolit les lois qui avaient été faites en leur faveur, et les soumit, comme autrefois à la nécessité de s'acquitter des charges qu'ils avaient à la cour. Il obligea même les filles, et les veuves qui par le privilège de leur pauvreté étaient considérées, comme une portion du clergé, de rendre les aumônes qu'elles avaient reçues des derniers publiques. Car lorsque l'empereur Constantin régla les affaires de l'Église, il assigna au clergé de chaque ville pour sa subsistance une certaine somme d'argent sur les impositions publiques, et pour lui en assurer la jouissance, il fit une loi qui a toujours été observée depuis la mort de Julien. On dit que cette exaction fut très fâcheuse, et très cruelle, comme il paraît par les décharges que les receveurs leur donnèrent des sommes qu'ils reçurent d'elles. Elle ne pût néanmoins apaiser la haine que Julien avait conçue contre notre religion. Il n'omit rien de ce qu'il pût inventer à la ruine de l'Église. Il la dépouilla de ses vases, et de ses ornements, et condamna ceux qui avaient démoli les temples sous le règne de Constantin et de Constance, à les rebâtir, ou à en payer le prix. Quantité d'évêques d'ecclésiastiques, et d'autres fidèles furent cruellement tourmentés, et mis en prison pour ce sujet. On peut juger par ce que je viens de dire, que si Julien a répandu moins de sang que les précédents persécuteurs de la piété, et s'il n'a point recherché comme eux de nouveaux supplices, pour tourmenter les corps, il n'a pas été pour cela moins animé contre elle, ni moins ingénieux à lui nuire. Il est vrai qu'il rappela les évêques que Constance avait relégués, mais on dit que ce ne fut qu'à dessein de les diviser, et d'accroître leurs contestations, ou au moins de déshonorer la mémoire de Constance, qu'il s'imaginait pouvoir rendre odieuse à tous ses sujets, en favorisant d'un côté les païens, et en témoignent de l'autre quelque compassion pour les chrétiens, qui avaient souffert une persécution injuste sous le règne précédent. Il chassa les eunuques de la cour, parce que Constance les avait aimés. Il condamna à mort Eusèbe, gouverneur du palais, sous un soupçon qu'il avait, que c'était par son avis qu'on avait fait mourir Gallus son frère. Il rappela Aèce, chef de la secte des Européens du lieu où Constance l'avait relégué, tant en haine de cette secte, que sur le soupçon qu'il avait conçu contre lui; à cause de l'amitié qu'il avait autrefois entretenue avec Gallus, et lui écrivit pour cette effet une lettre très obligeante, et lui fit fournir des voitures publiques. Il condamna par le même motif Eleusius évêque de Cyzique à rebâtir en deux mois à ses dépens une église de Novatiens qu'il avait fait démolir. Il serait aisé de remarquer beaucoup d'autres choses qu'il fit, ou qu'il permit, en haine de son prédécesseur.

Retour d'Athanase à Alexandrie.

Lorsque Athanase sut la mort de Constance, il sortit du lieu où il était demeuré si longtemps caché, et parut une nuit dans son église au grand étonnement de tout le monde. Ayant évité de tomber entre les mains du gouverneur d'Égypte, qui le cherchait à la suscitation de amis de Georges, comme nous l'avons dit ci-devant, il se cacha dans la maison d'une fille consacrée au service de Dieu. Nous avons appris qu'elle avait une beauté si singulière, que ceux qui la regardaient croiraient voir un miracle de la nature, et que les hommes qui avaient quelque sorte de gravité et de pudeur s'éloignaient d'elle pour éviter des bruits, ou de soupçons désavantageux à leur réputation. Elle avait dans la fleur de sa jeunesse une modestie et une sagesse qui auraient donné de la beauté à une personne qui n'en aurait point reçu de la nature. Car ce que quelques-uns croient n'est pas véritable, que la qualité de l'esprit dépend de la constitution du corps. Au contraire le corps est une image de l'esprit, un tableau qui le représente, un miroir qui reçoit l'impression de ses affections et de ses pensées. C'est une vérité dont demeureront d'accord tous ceux qui auront pris la peine de l'examiner. Au reste, on dit que Athanase ne se retira chez cette sainte fille, que par une révélation de Dieu, qui le voulait sauver par ce moyen. Pour moi, quand je fais réflexion sur la suite de cette affaire, je ne doute point qu'elle n'ait été conduite par un soin particulier de la Providence. Les parents d'Athanase auraient été par là délivrés de peine, si on eût été le chercher chez eux, si on les eût obligés à jurer qu'il n'y était point caché. D'ailleurs, il n'y avait point d'apparence de se douter qu'un évêque fût caché dans la maison d'une si belle personne. Elle eut pourtant le courage de le recevoir, et la prudence de le garder. Elle lui rendit seule tous les services que la misère de notre nature rend nécessaires durant cette vie. Elle lui lava les pieds, elle lui porta à manger, elle alla lui chercher les livres, dont il avait besoin, et lui garda si fidèlement le secret, pendant tout le temps qu'il fut chez elle, que jamais personne n'en eut de connaissance.

CHAPITRE 7

Mort de Georges.

Quand Athanase se montra tout d'un coup contre l'attente de tout le monde, on ne savait d'où il était sorti; mais enfin le peuple fort joyeux de son retour, le mit en possession des églises, d'où les ariens ayant été chassés, ils furent contraints de s'assembler dans des maisons particulières sous Lucius leur évêque. Georges son prédécesseur fait été tué un peu avant. Car les magistrats n'eurent pas sitôt fait savoir au peuple la mort de Constance, et l'avènement de Julien à l'empire, que les païens qui demeuraient dans Alexandrie se soulevèrent, et se jetèrent sur Georges, avec de grands cris, comme s'ils l'eussent voulu déchirer en pièces. Ils se contentèrent pourtant alors de le mettre en prison; mais dès la pointe du jour suivant, ils le tuèrent, mirent son corps sur un chameau, lui firent mille outrages durant tout le jour, et sur le soir le brûlèrent. Je n'ignore pas que les ariens publient qu'il reçut ce cruel traitement de la part des amis d'Athanase, mais je crois plutôt qu'il le souffrit de la part des païens, parce qu'il avaient de plus grands sujets de le haïr, pour les outrages qu'il avait faits à leurs temples, et à leurs dieux, et pour la rigueur avec laquelle il les avait privés de la liberté de sacrifier, et de s'acquitter des autres devoirs de leur religion, selon la coutume qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres. D'ailleurs, le crédit extraordinaire qu'il s'était acquis auprès de l'empereur, avait tellement accru contre lui l'indignation publique, que le peuple à qui la grandeur est toujours odieuse, ne le pouvait plus souffrir.

Outre cela, il était arrivé un accident dans un lieu appelé le Temple de Mitra. L'empereur Constance ayant donné ce lieu-là aux chrétiens, et Georges ayant voulu le faire nettoyer pour y bâtir une église; en croisant on trouva un antre, où il y avait des idoles, et des instruments dont se servaient ceux qui participaient autrefois aux mystères profanes de l'antiquité païenne. Les chrétiens ayant vu qu'ils étaient fort ridicules, les exposèrent en public pour faire honte aux païens. Ceux-ci ne pouvant souffrir cet outrage, prirent les uns une épée, les autres un bâton, les autres des pierres, et tuèrent un grand nombre des chrétiens, et même en crucifièrent quelques-uns, pour faire insulte à notre religion. Cela fut cause que les chrétiens abandonnèrent l'ouvrage qu'ils avaient commencé, et que les païens firent mourir Georges aussitôt que Julien fut parvenu à l'empire. Il en demeure lui-même d'accord dans une de ses lettres, ce qu'il n'aurait jamais fait, s'il

livre 5

n'y avait été contraint par la force de la vérité. Car il aurait sans doute mieux aimé rejeter ce meurtre sur les chrétiens, que sur les païens. Il témoigna une grande colère contre les habitants d'Alexandrie, dans la lettre qu'il leur écrivit sur ce sujet; mais il leur pardonna pourtant, en considération de Serapis leur dieu tutélaire, d'Alexandre leur fondateur, et de Julien son oncle, autrefois gouverneur d'Égypte, homme si fort attaché aux superstitions du paganisme, et si fort envenimé contre les chrétiens, qu'il les persécutait jusqu'à la mort contre l'intention des empereurs.

CHAPITRE 8

Mort de Théodose garde des vases de l'église d'Antioche. Mort de Julien oncle de l'empereur du même nom.

Ce Julien oncle de l'empereur ayant alors entrepris quantité d'ornements, et des vases précieux pour le porter au trésor de l'empereur, fit fermer l'église. Les ecclésiastiques s'étant enfuis; il n'y eut qu'un prêtre nommé Théodore, qui avait charge de garder ces ornements, qui demeura. Julien gouverneur d'Égypte s'étant saisi de lui le fit tourmenter, et parce qu'il ne prétendait pas à son gré au milieu des tourments, et qu'il défendait sa religion avec une fermeté inébranlable, il commanda de lui trancher la tête. Il pilla après cela les vases sacrés, les jeta à terre, se mit dessus, et d'en moqua avec une impiété incroyable. Mais sur le champ, il fut puni de cette impiété; car ses parties naturelles se corrompaient, les chairs d'alentour se résolurent en pourriture, et produisirent une si effroyable quantité de vers, que les médecins rouèrent que la malignité de cette corruption était au-dessus de la force de leur art. Ils éprouvèrent pourtant tous leurs remèdes, de peur d'encourir les mauvaises grâces de l'empereur. Ils appliquèrent sur ses chairs pourries les plus gras oiseaux qui courent trouver, pour attirer les vers dehors; mais cela ne servit de rien, parce qu'à mesure qu'ils en tiraient, il s'en formait d'autres qui rongeaient toujours les chairs, et qui ne cessèrent point de le consumer jusques à ce qu'ils lui eussent ôté la vie. Quelques-uns crurent que Dieu lui avait envoyé cette maladie pour punir son impiété, et cela est d'autant plus probable, que le trésorier des deniers destiné aux largesses de l'empereur, et quelques autres officiers considérables de la cour, périrent misérablement pour avoir déshonoré la sainteté de notre religion.

CHAPITRE 9

Eusèbe, Nestabe, et Xénon souffrent le martyre dans la ville de Gaza.

Puisque je suis engagé si avant dans ce discours, et que j'ai fait le récit de la mort de Georges et de Théodose, je crois devoir aussi raconter celle de trois frères, Eusèbe, Nestabe et Zénon. Les habitants de la ville de Gaza étant animés contre eux d'une haine très violente, allèrent les prendre dans leur maison où ils s'étaient cachés, les fustigèrent avec la dernière cruauté, et les enfermèrent dans une affreuse prison. S'étant ensuite rassemblés au théâtre, ils commencèrent à déclarer contre eux, et à se plaindre de ce qu'ils avaient violé la sainteté de leurs temples, et avaient abusé du pouvoir que le règne précédent leur avait donné pour déshonorer et pour détruire, s'il leur eût été possible, leur religion. En criant de la sorte, ils s'animèrent si fort les uns les autres, qu'ils coururent en foule à la prison; les uns tirèrent avec une fureur non pareille, les traînèrent par les rues, et par les places publiques, tantôt sur le ventre, et tantôt sur le dos, et battirent cependant les uns à coups de pierre, les autres à coups de bâton. J'ai ouï dire qu'il y eut des femmes qui quittèrent leur ouvrage pour les aller piquer avec la pointe de leurs fuseaux, et que les cuisiniers sortirent de leurs cuisines, pour jeter sur eux l'eau bouillante de leurs marmites, et pour les percer avec leurs broches. Quand ils les eurent déchirés en pièces, et qu'ils eurent répondu leur cervelle sur le pavé; ils les traînèrent hors de la ville, au lieu où l'on jette les corps des bêtes, et y ayant allumé un grand bucher, ils les brûlèrent, et mêlèrent les os que le feu n'avait pu réduire en cendre avec les os des ânes, et des chameaux, afin qu'il fut malaisé de les distinguer.

Il y eut pourtant une femme qui demeurait dans cette ville-là, bien qu'elle n'en eût pas tiré sa naissance, qui les ramassa la nuit par l'inspiration de Dieu, et les ayant mis dans une marmite les donna à Zénon leur cousin, comme Dieu le lui avait commandé en songe. Car elle en les connaissait pas auparavant, et peu s'en était fallu qu'il n'eût été pris; mais ils s'étaient enfui durant

que le peuple était acharné au meurtre de ses trois parents, et s'était sauvé à Antédone, ville maritime, distante d'environ vingt stades de Gaza, et fort adonnée à la superstition, et au culte des idoles. Les habitants de cette ville ayant appris qu'il était chrétien le fustigèrent avec beaucoup de rigueur et le chassèrent. La femme le trouva au havre de Gaza, où il s'était retiré, et lui donna les reliques. Il les garda avec un grand soin dans sa maison jusques à ce qu'ayant été fait évêque de cette même ville sous le règne de l'empereur Théodose, il fit bâtir une église hors des murailles et mit les reliques sous l'autel, proche du corps de saint Nestor confesseur. Ce Nestor avait été durant sa vie d'une amitié très étroite avec ses cousins, il avait été pris avec eux par le peuple de Gaza, fustigé, et emprisonné, mais ceux qui le traînaient pour le faire mourir ayant été touchés de sa bonne mine, le jetèrent à demi-mort hors de la ville. Quelques-uns l'ayant enlevé le portèrent à la maison de Zénon, où il expira comme on mettait le premier appareil à ses blessures. Quand les habitants de Gaza firent réflexion sur l'énormité de leur crime, ils appréhendaient d'en être punis, comme ils méritaient. Le bruit courait que l'empereur en avait conçu une très grande indignation, et qu'il avait résolu de les décimer. Mais ce bruit-là n'était fondé que sur la crainte dont les coupables étaient troublés, sur les reproches que leur conscience leur faisait de leur cruauté, et sur l'affreuse peinture qu'elle leur traçait sans cesse des châtimens qu'ils n'avaient que trop mérités. En effet, Julien bien loin de les châtier du meurtre de ces trois chrétiens, ne les blâma pas seulement comme ils avaient blâmé les habitants d'Alexandrie du massacre de Georges. Au contraire, il déposa le gouverneur de la province, et après avoir ordonné d'instruire son procès, il voulut qu'on crût qu'il lui faisait grande grâce de ne lui pas ôter la vie. Le crime dont il l'accusait, était d'avoir commandé d'arrêter quelques habitants de Gaza coupables qu'on informât contre eux, et qu'on les jugeât selon les lois. «Car qu'était-il besoin, dit-il, de se saisir d'eux, et de leur faire une affaire de ce qu'ils avaient vengé sur un petit nombre de Galiléens, leurs injures, et celles de leurs dieux ?» On dit que cela se passa de la sorte.

CHAPITRE 10

Humilité et miracles d'Hilarion. Martyre de quelques vierges consacrées à Dieu, et de Marc évêque d'Arétuse.

Les habitants de Gaza ayant cherché en même temps le moine Hilarion à dessein de lui faire un pareil traitement, il s'enfuit en Sicile, où il gagna sa vie à ramasser du bois dans les déserts, et sur les montagnes, et à le porter sur son dos dans les villes. Un homme de qualité qu'il avait délivré d'un démon qui le possédait ayant découvert aux autres qu'il était, il passa en Damatie, où par la force que Dieu lui donnait, il fit quantité de miracles, et arrêta même l'inondation de la mer. Mais ces miracles ne leur eurent pas sitôt acquis la vénération des peuples, qu'il changea de pays selon sa coutume qu'il avait de se cacher, et de tâcher de vivre inconnu, pour éviter les louanges, et pour perdre l'estime des hommes. En côtoyant l'île de Chypre, il arriva à celle de Paphos, et à la prière de l'évêque de Chypre, il demeura proche d'un lieu nommé Carburis. Peu s'en fallut qu'il ne souffrit là le martyre; mais il l'évita en pratiquant le précepte que le Sauveur nous a laissé de fuir la persécution, si ce n'est que nous soyons pris, et obligés de surmonter par notre patience, la fureur de nos persécuteurs.

Au reste les habitants de Gaza, et d'Alexandrie ne furent pas les seuls qui exercèrent contre les chrétiens des violences pareilles à celles dont je viens de parler. Ceux d'Héliopolis proche du mont Liban et ceux d'Ardues en Syrie les surpassèrent en cruauté. Les premiers se portèrent à une action si inhumaine, que personne ne le pourrait croire, si elle n'avait été rapportée par ceux mêmes qui en ont été témoins. Ils dépouillèrent des vierges consacrées à Dieu, dont la pudeur et la modestie ne leur permettaient jamais de paraître aux yeux des hommes, et les exposèrent toutes nues devant le peuple. Après leur avoir fait mille outrages, ils les rasèrent, leur fendirent le ventre, et mirent dessus la nourriture qu'ils avaient accoutumé de donner aux porcs, afin que ces animaux leur déchirassent les entrailles. Je me persuade que les habitants de cette ville exercèrent cette horrible cruauté contre ces vierges sacrées en haine de ce qu'on avait aboli l'abominable coutume qu'ils avaient de prostituer les filles avant que de les donner à celui qui les avait épousées. ce fut l'empereur Constantin qui après avoir fait raser le temple de Venus, et élever une église sur ses ruines, défendit par une loi expresse cette infâme prostitution.

Les habitants d'Arétuse furent mourir d'un cruel genre de mort Marc leur évêque, vieillard encore plus vénérable par sa vertu, que par son âge, contre lequel ils étaient fort aigris depuis longtemps de ce qu'au lieu de se contenter d'user de persuasion pour les retirer du paganisme, il avait agi avec beaucoup de chaleur sous le règne de Constance, et avait fait démolir un temple

fort riche et fort magnifique. Lorsque Julien fut parvenu à l'empire, il le condamna ou à payer le prix que le temple serait estimé, ou à le rebâtir. Marc voyant d'un côté les païens extrêmement irrités contre lui, et considérant de l'autre qu'il n'avait pas de quoi payer le prix du temple, et que quand il aurait de quoi le rebâtir, celé n'était permis à aucun chrétien, et bien moins à un évêque qu'à un autre, il s'enfuit. Mais ayant appris que plusieurs étaient en peine à son sujet, que les uns étaient traînés devant les tribunaux, et les autres appliqués à la question, il retourna et s'offrit à souffrir toutes les cruautés que la fureur du peuple pourrait inventer. Ces barbares au lieu d'admirer une action si généreuse, crurent que son retour était une marque de mépris qu'il avait pour eux, se jetèrent sur lui, le traînèrent par les rues, et le chargèrent de coups. Il n'y eut personne de quelque sexe, ni de quelque âge que ce fut, qui n'eut voulu avoir part à cette cruelle excitation. Les femmes et les enfants y coururent avec la même ardeur que les autres. Les uns lui percèrent les oreilles, et y passèrent du fil, les écoliers s'en jouèrent, en se le jetant les uns aux autres, et en le piquant avec leurs canifs. Lorsqu'il fut tout couvert de plaies, ils le frottèrent de miel, et l'élevèrent en l'air dans une corbeille de jonc. On dit que pendant qu'il était élevé de la sorte, et qu'il était piqué et mordu par les mouches, il dit aux habitants d'Arétuse qu'il les voyait fort bas au-dessus de lui, et qu'il jugeait par là de la différence des états où ils se trouveraient en l'autre vie. On assure aussi que le préfet du prétoire qui était païen mais d'ailleurs si fort estimé, que sa mémoire est encore en vénération dans le pays, admira la constance de Marc, blâma la cruauté de l'empereur, et dit qui lui était honteux d'être vaincu par un vieillard, et qu'il se mettait en danger de devenir ridicule, dans le temps même qu'il rendait illustres ceux qu'il persécutait. Voilà comment Marc supporta avec une fermeté si inébranlable les tourments, que les habitants de Gaza inventèrent contre lui, qu'il en fut loué par les païens même.

CHAPITRE 11

Martyre de Macedonius, de Théodule de Tatien, de Busiris, de Basile, et d'Eupsyque.

Macedonius, Théodule, et Tatien phrygiens de nation, souffrirent au même temps le martyr, avec un courage invincible. Le gouvernement de la province ayant ouvert dans la ville de Mero un temple qui avait été fermé durant plusieurs années, ils y entrèrent de nuit, et brisèrent les idoles. D'autres ayant été arrêtés, et étant prêts d'être condamnés pour ce sujet, ils se présentèrent et avouèrent qu'ils étaient les coupables. Il leur était aisé de s'exempter du supplice en sacrifiant aux idoles. Mais le gouvernement ne pût leur persuader d'expié par ce moyen, la faute qu'ils avaient faite. N'ayant donc rien gagné sur leur esprit, il les fit tourmenter de diverses façons, et enfin les fit étendre sur un gril, au-dessus duquel il y avait un grand feu. Pendant qu'ils rôtaient, ils dirent au gouverneur, Amaque; c'est ainsi qu'il s'appelait : «Si vous voulez manger du rôti, commandez qu'on nous tourne de l'autre côté, de peur que notre chair à demi-cuite, ne vous donnât du dégoût.» Ils moururent de la sorte au milieu des tourments.

On dit que Busiris se signala aussi à Ancyre, ville de Galatie, par la générosité avec laquelle il fit profession publique de la foi. Il était de la secte des ceux qu'on appelle Encratites. Le gouverneur l'ayant fait arrêter pour s'être moqué des païens, commanda de l'étendre sur le chevalet. Mais Busiris levant ses mains, et découvrant ses côtés, lui dit, qu'il n'était pas nécessaire que les soldats eussent la peine de l'élever sur le chevalet pour l'apaiser ensuite, et qu'il se présenterait de lui-même pour recevoir les coups comme il lui plairait. Le gouverneur fut surpris de sa promesse, mais il le fut encore plus de la manière dont il s'en acquitta; car il tint toujours ses mains levées, et demeura ferme dans la même place pendant qu'on lui déchirait les côtés avec des ongles de fer. Il fut ensuite mené en prison, mais après la mort de Julien, il fut mis en liberté, et vécut jusques sous le règne de Théodose. Il renonça à l'erreur de encratites, et rentra dans la communion l'Église catholique.

On dit que Basile prêtre de l'église d'Ancre, et Eupsyque, homme de qualité, natif de Césarée en Cappadoce, et qui était marié depuis très peu de jours couronnèrent au même temps leur vie par le martyre. Eupsyque, si je ne me trompe, dans ma conjecture, fut exécuté à mort à l'occasion de temple de la Fortune publique, dont la démolition mit l'empereur en grande colère contre les habitants de Césarée. Il est certain que ceux qui en étaient auteurs, furent condamnés à la mort, ou à l'exil.

Pour Basile, il avait toujours défendu la religion chrétienne avec une vigueur non pareille, et avait résisté aux ariens sous le règne de Constance, en haine de quoi les partisans d'Eudoxe l'avaient empêché de tenir les assemblées des fidèles. Depuis que Julien fut parvenu à l'empire, il parcourut la province pour exhorter les chrétiens à demeurer fermes dans la foi de leurs pères,

sans souiller leur conscience par les sacrifices, et par les autres cérémonies des païens, à mépriser les honneurs que l'empereur leur offrait, et à considérer que ne durant que très peu de temps, ils sont suivis d'une infamie qui dure éternellement. Il ne faut pas s'étonner que cette ardeur avec laquelle il veillait pour conserver les semences de la foi dans les cœurs de chrétiens, l'eût rendu non seulement suspect, mais odieux aux infidèles. Les ayant un jour aperçus, comme ils faisaient un sacrifice en public, il s'arrêta, et ayant tiré un soupir du fond de son cœur, il pria Dieu de ne pas permettre qu'aucun chrétien tombât dans un si déplorable aveuglement. Ayant été arrêté à l'heure même et mené devant le gouverneur de la province, il souffrit constamment de cruels supplices, et consumma sa vie, et sa charité par un mort glorieuse. Bien que toutes ces violences fussent exercées contre l'intention de l'empereur, elles ne laissent pas de faire voir qu'il y eût sous son règne un grand nombre d'illustres martyrs. J'ai représenté tous leurs combats au même endroit, pour les mettre en un plus beau jour, bien qu'ils n'aient pas été donnés en même temps.

CHAPITRE 12

Concile d'Alexandrie.

Un peu après qu'Athanase eut repris possession des églises d'Alexandrie, Lucifer évêque de Cagliari en Sardaigne, et Eusèbe évêque de Verceil en Italie, allèrent le trouver de la haute Thébaïde, où ils avaient été relégués par l'ordre de Constance, et où ils étaient demeurés durant tout son règne. Ayant conféré ensemble touchant les moyens de rétablir les affaires de l'Église, ils demeurèrent d'accord qu'Eusèbe irait à Alexandrie, et qu'il tiendrait un conseil avec Athanase pour confirmer la doctrine de celui de Nicée. Lucifer ayant envoyé un diacre avec Eusèbe pour tenir sa place au concile, alla à Antioche, dont il trouva l'Église fort divisée tant par les ariens, qui étaient alors gouvernés par Euzoïus, que par les sectateurs de Méléce, qui avaient des différends avec ceux mêmes qui tenaient la même doctrine qu'eux. Méléce n'étant pas encore alors de retour du lieu de son exil, Lucifer sacra Paulin évêque. Plusieurs hiérarques s'étant cependant assemblés dans Alexandrie avec Athanase et Eusèbe, ils confirmèrent les décrets du concile de Nicée, déclarèrent que l'Esprit saint est de même substance que le Père et le Fils, se servirent du terme de Trinité, et déclarèrent qu'il faut croire que la nature humaine à laquelle le Verbe s'est uni, est une nature entière, et parfaite, non seulement quant au corps, mais aussi quant à l'âme, ainsi que les anciens philosophes du christianisme l'ont enseigné. Et parce que l'Église avait été extrêmement troublée par les disputes qui avaient été agitées touchant les termes de substance et d'hypostase, ils ordonnèrent fort prudemment à mon sens, qu'on ne s'en servirait pas légèrement, lorsque l'on parlerait de Dieu, si ce n'est qu'on voulût refuser l'erreur de sabiliens, et qu'alors on pourrait s'en servir, de peur que si l'on manquait de termes, il semblât qu'on n'en eût pas autant qu'on aurait d'idées différentes à exprimer. Voilà ce qui fut décidé par les évêques, qui s'assemblèrent en ce temps-là à Alexandrie. Athanase leur lut le discours qu'il avait composé sur sa retraite pour leur faire entendre les raisons qu'il avait eues de se cacher, et d'éviter les violences de ses ennemis.

CHAPITRE 13

Différend entre Paulin et Méléce. Autre différend entre Eusèbe et Lucifer. Hilaire concourt avec Eusèbe, pour confirmer les peuples d'Occident, dans la foi du Concile de Nicée.

Lorsque le concile fut terminé, Eusèbe alla à Antioche, où il trouva grande division parmi les fidèles. Car ceux qui étaient affectionnés à Méléce ne voulaient point se soumettre à la conduite Paulin, et s'assemblèrent à part. Eusèbe fut très fâché de ce que l'ordination de Paulin avait été faite sans le consentement unanime du peuple, comme se doivent faire les ordinations. Il en dissimula pourtant son déplaisir par respect de Lucifer, et sans participer à la communion de l'un ni de l'autre des partis, il leur promit de reformer dans un concile tout ce qui leur avait pu fournir quelque sujet de mécontentement. Pendant qu'Eusèbe travaillait de la sorte à réunir les esprits divisés des fidèles de cette ville, Méléce retourna du lieu de son exil, et ayant trouvé ceux de son parti séparés des autres, il s'assembla avec eux hors de la ville. Paulin s'assemblait dedans avec ceux qui étaient soumis à sa conduite. Car Euzoïus évêque des ariens, bien loin d'avoir dessein de le chasser lui avait laissé une église comme à son homme fort aimable pour la

douceur de son naturel, et fort vénérable pour son âge, et pour sa vertu. Eusèbe partit d'Antioche quand il vit que les soins qu'il prenait y rétablir la paix ne servaient de rien. Lucifer tenant à injure le refus qu'il avait fait d'approuver l'ordination de Paulin, évita la communion d'Eusèbe, et par un pur désir de contester, chercha à reprendre dans ce qu'il avait ordonné avec les autres évêques au concile d'Alexandrie. On peut dire que la secte des lucifériens est née de cette démangeaison de disputer. Car ceux qui prenaient par à ses intérêts, et à ses sentiments se séparèrent de l'Église. Pour lui, quelque indignation qu'il eût de ce qui avait été fait à son désavantage, néanmoins parce qu'il avait envoyé un diacre au concile d'Alexandrie, il consentit à ce qui y avait été ordonné, retourna en Sardaigne, et demeura dans la communion de l'Église.

Eusèbe parcourut diverses provinces d'Orient, où il reforma ce qui manquait en la créance de quelques-uns, passa de là en Illyrie, et ensuite en Italie, où il trouva Hilaire évêque de Poitiers en Aquitaine, qui s'était acquitté avant lui des mêmes devoirs. Comme il était parti avant lui du lieu de son bannissement, il avait pris le soin d'enseigner aux peuples d'Italie et des Gaules la doctrine qu'il faut tenir, et celle qu'il faut rejeter. Il était très éloquent en latin, et composé d'excellents livres contre l'erreur d'Arius. Voilà comment Eusèbe, et Hilaire soutinrent en Occident la doctrine du Concile de Nicée.

CHAPITRE 14

Différend entre les partisans de Macédonius et ceux d'Acace.

Les paraissants de Macédoines entre lesquels ...

CHAPITRE 15

Bannissement d'Athènes, d'Eleusius et de Tite. Ancêtres de Sozomène.

Lorsque l'empereur eut appris qu'Athanase assemblait le peuple dans l'église d'Alexandrie, qu'il y prêchait les maximes de la religion chrétienne, et qu'il convertissait un grand nombre de païens, il lui fit un crime de ce qu'ayant été délégué par Constance, il avait repris sans sa permission la conduite de l'Église; parce qu'en rappelant ceux qui avaient été exilés par son prédécesseur, il n'avait pas prétendu les rétablir dans l'exercice de leurs fonctions. Athanase étant obligé d'abandonner son troupeau pour obéir à cet ordre, dit au peuple, qui était autour de lui, et qui fondait en larmes : «Consolez-vous, ce n'est qu'un nuage qui passera promptement.» Après cela il recommanda le soin de son Église aux plus fidèles de ses amis, et partit.

Les habitants de Cyzique députèrent au même temps vers l'empereur touchant leurs affaires, et principalement touchant les moyens de réparer, et de relever les temples. Il loua le zèle qu'ils témoignaient avoir pour le culte des dieux, et leur accorda tout ce qu'ils pouvaient souhaiter. Il chassa l'évêque Eleusius de la ville en haine de ce qu'il avait démoli des temples, détourné le peuple des sacrifices, bâti des maisons pour nourrir de pauvres veuves, et fondé des monastères pour enfermer des vierges consacrées à Dieu. Il défendit même aux chrétiens étrangers qui étaient avec lui de rentrer dans la ville, de peur qu'ils ne se joignissent aux autres chrétiens qui étaient dedans, et qu'ils ne fissent tous ensemble sédition. Il y avait en effet un grand nombre d'ouvriers qui travaillaient en laine, et à la monnaie, qui étaient divisés en deux bandes, et qui avaient obtenu permission de précédents empereurs de demeurer dans la ville, à la charge de fournir tous les ans au trésor public des habits pour les gens de guerre, et une certaine quantité d'argent nouvellement monnayé. Bien que Julien eût résolu de favoriser la superstition païenne par toute sorte de voies, il ne croyait pas néanmoins que la prudence permit d'user de contrainte, ni d'établir des supplices contre ceux qui refuseraient de sacrifier. D'ailleurs le nombre des chrétiens était si grand en chaque ville, que les juges auraient en beaucoup de peine à en faire le dénombrement. Il ne leur défendit pas même de s'assembler pour faire leurs prières, parce qu'il savait que la violence est inutile dans les choses qui dépendent uniquement de la liberté. Il chassa pourtant les évêques, et les ecclésiastiques de toutes les villes sous prétexte qu'ils y excitaient des séditions, et en effet, à dessein d'abolir les assemblées par leur absence et d'effacer par la suite du temps les maximes, et les pratiques de piété, de l'esprit et du cœur des fidèles, lorsqu'ils n'auraient plus de pasteurs qui prissent le soin de les conserver. Il se servit de cette couleur pour chasser Eleusius, et ses disciples hors de Cyzique, bien qu'il n'y eût ni sédition, ni aucun sujet d'en appréhender. Il exhorta par un cri public les habitants de Bostra à

chasser Tite leur évêque. Je dirai ici sur quoi cet ordre pouvait être fondé. Julien l'ayant menacé de rejeter sur lui, et sur ses ecclésiastiques la faute des désordres et des troubles qui se pourraient élever parmi le peuple, il lui envoya un écrit, par lequel il protesta, qu'encore que les chrétiens fussent en plus grand nombre, que les païens, suivant pourtant ses exhortations ils étaient très disposés à demeurer en repos, et très éloignés de se soulever. Julien ayant dessein de rendre Tite odieux aux habitants de Bostra ne manqua pas de marquer dans la lettre qu'il leur écrivit, que cet évêque avait avancé contre eux une calomnie en faisant entendre que c'était plutôt par déférence à ses avis, que par leur propre inclination qu'ils n'excitaient point de sédition, et les exhorta à le chasser de leur ville, comme un ennemi public. Il y a apparence que les chrétiens souffrirent de pareilles injustices en d'autres lieux, soit par des ordres secrets de Julien, ou par l'ardeur indiscreète du peuple. On en peut avoir raison rejeter la faute sur ce prince, puisqu'au lieu d'exercer la sévérité des lois contre les auteurs de ces violences, il se contentait de les blâmes dans le temps qu'il les autorisait par ses actions. Voilà pourquoi les chrétiens fuient de ville en ville, bien qu'il ne les poursuivait pas publiquement. Plusieurs de mes parents, et mon aïeul entre autres furent obligés de fuir de la sorte. Il était né de parents païens, et avait le premier avec toute sa maison et avec toute la famille d'Alaphion embrassé la religion chrétienne dans Béthélie, bourg fort peuplé pendant de la ville de Gaza, où il y a des temples que l'antiquité rend fort vénérables à ceux du pays, et entre autres le Panthéon bâti sur une hauteur faite de mains d'hommes, et qui commande le bourg de tous côtés. Le nom de ce temple a été traduit du syriaque, et signifie que c'est le lieu, où les dieux font leur demeure. On dit que ces familles-là furent converties à la foi par le ministère du moine Hilarion. Car comme Alaphion était possédé du démon, et que ni les païens, ni les juifs ne pouvaient l'en délivrer par la force de leurs enchantements, ce saint moine l'en délivra en invoquant seulement le nom de Dieu, et à l'heure même il fit profession de la foi avec toute sa famille. Quant à mon aïeul, il avait l'esprit fort pénétrant, et excellait dans l'explication de la sainte Écriture. Il avait aussi quelque teinture des sciences profanes, et savait quelque chose de l'arithmétique. La facilité avec laquelle il expliquait les passages les plus obscurs des Livres sacrés, le fit aimé par les habitants d'Ascalon et de Gaza, comme un homme qui leur était absolument nécessaire. Personne ne aurait jamais parler assez dignement du mérite et de la vertu de l'autre famille. Ceux qui la composaient fondèrent les premières églises, et les premiers monastères qu'il y a ait eu dans le pays, et les enrichirent par l'éclat de leur sainteté, et par la profusion de leurs aumônes. Quelques-uns d'entre eux ont survécu jusques à notre temps, et j'ai eu le bonheur de les voir fort âgés lorsque j'étais encore fort jeune. Je serai obligé de parler d'eux plus amplement dans la suite de mon histoire.

CHAPITRE 16

Soins de Julien pour la propagation du paganisme. Lettre qu'il écrivit à un prêtre païen sur ce sujet.

L'empereur était sensiblement affligé de voir que le paganisme, qu'il appuyait depuis longtemps de tout son pouvoir, ne faisait point de progrès semblables à ceux de la religion chrétienne. Il est vrai que les portes des temples étaient ouvertes, que les autels étaient chargés de victimes, que les fêtes étaient célébrées avec les cérémonies ordinaires; mais cela ne le contentait pas, parce qu'il voyait fort bien que ces observations-là seraient abolies aussitôt que son appui leur manquerait. Une des choses qui lui donnait le plus de peine était d'apprendre que les femmes, les enfants, et les domestiques des sacrificateurs étaient chrétiens. Considérant que rien ne contribue tant à la réputation de la religion chrétienne, que la manière de vivre de ceux qui en font profession, il se résolut d'introduire dans les temples l'ordre et la discipline de nos églises, des degrés, de hautes chaires, des lecteurs, des maîtres, des prières à certains jours et à certaines heures, des monastères pour les hommes, et pour les femmes, qui désiraient vivre dans la solitude, et s'appliquer à l'étude de la sagesse, des hôpitaux pour les étrangers, pour les pauvres et pour les malades. Il avait encore envie d'établir parmi les païens, à l'imitation des chrétiens, le remède de la pénitence contre les péchés volontaires et involontaires. Mais il n'y avait rien dans la discipline de l'Église qu'il estimait tant, ni qu'il souhaitait tant d'établir parmi les païens que la coutume que les évêques ont de donner des lettres de recommandation à ceux qui voyagent, afin qu'ils soient reçus par les autres évêques avec toute sorte de témoignages d'affection et de charité. Voilà comment il s'efforçait d'introduire nos coutumes parmi les infidèles. Que si ce que je dis paraît incroyable, je n'en irai pas chercher la preuve fort loin, puisque on la trouve dans une lettre de ce prince. En voici les termes.

«A Arsace prince de Galatie.

Notre religion n'est pas encore aussi florissante qu'elle le devrait être, et cela procède sans doute de la faute de ceux qui en font profession. Il ne manque rien au culte des dieux. Il a tout ce qu'il peut avoir de grand et de magnifique, et on peut dire qu'il est au-dessus de nos espérances, et de nos souhaits. Il est certain que personne n'aurait jamais osé désirer un changement aussi surprenant que celui que nous avons vu. Mais croyons-nous que cela suffise, et en considérons-nous point, que rien n'a tant contribué à l'établissement, et au progrès de la superstition des chrétiens, que la charité qu'ils témoignent aux étrangers et soin qu'ils ont d'honorer la mémoire des morts, et la fausse gravité qu'ils font paraître dans leurs actions ? J'estime que nous devons nous acquitter exactement de tous ces devoirs. Ce n'est pas assez que vous vous en acquittiez; il faut faire en sorte que tous les sacrificateurs de la Galatie vous ressemblent. Rendez-les tels qu'ils doivent être, soit en usant de raison pour les persuader, ou en leur faisant honte pour les confondre. Que si ces moyens sont trop faibles pour les corriger, et qu'ils permettent que leurs femmes, leurs enfants, et leurs domestiques préfèrent l'impiété à la piété, privez-les de leurs fonctions. De plus, exhortez-les à n'aller ni au théâtre, ni au cabaret, et qu'ils n'exercent aucun métier, ni aucun art infâme. Honorez ceux qui déferont à vos remontrances, et chassez ceux qui les mépriseront. Etablissez plusieurs hôpitaux dans chaque ville, afin que les étrangers ressentent le secours de notre charité. J'ai déjà pourvu à la dépense en ordonnant qu'on vous fournisse chaque année trente mille muids de blé, et soixante mille mesures de vin, dont la cinquième partie sera employée à la nourriture des pauvres, qui servent les sacrificateurs, et le reste distribué aux pauvres, et aux étrangers. Car ce serait une chose honteuse que nous abandonnassions nos pauvres, pendant que les juifs n'en ont aucun, et que pendant que les impies galiléens nourrissent non seulement ceux qui sont parmi eux, mais encore ceux qui sont parmi nous. Apprenez aux païens à contribuer à une si sainte œuvre, et faites en sorte que les bourgs offrent aux dieux les prémices de leurs fruits. Accoutumez-les à exercer cette libéralité en leur représentant qu'elle a été consacrée par l'usage des anciens, puisque le poète introduit Eumée parlant de cette sorte :

*Toujours à l'étranger ma main est secourable,
Quand de soi il n'aurait rien que de méprisable.
Le pauvre et l'étranger sont des présents des dieux.
Ils ne sont parmi nous que l'ordre de dieux.
Si le don est petit, le cœur qui le présente
en rehausse le prix, et leurs désirs contente.*

Ne permettons point que les autres nous surpassent en piété. Ne nous déshonorons point par notre négligence, et ne trahissons point le culte de dieux. Je serai comblé de joie si j'apprends que vous agissiez en cela comme je souhaite. Visitez rarement les gouverneurs, mais écrivez- leur souvent. Quand ils arriveront à la ville qu'aucun sacrificateur n'aille au devant d'eux. Quand ils entreront au temple, que le sacrificateur n'aille au devant d'eux que jusques au vestibule. Qu'aucun garde ne marche devant eux, que ceux qui voudront aller derrière y aillent. Depuis qu'ils ont passé la porte du temple ils ne sont plus particuliers, et c'est à vous de préciser au dedans comme vous le savez et comme la loi des dieux l'ordonne. Ceux qui se soumettent humblement à cette loi ont une véritable piété; au lieu que ceux qui la méprisent sont remplis d'orgueil et de vaine gloire. Je suis fort disposé à soulager les habitants de Pessène pourvu qu'ils apaisent la mère des dieux. Que s'ils négligent de satisfaire à ce devoir ils encourront mon indignation.

*Il n'est pas permis d'avoir de piété
de ceux, pour qui les dieux ont de l'inimitié.*

Persuadez leur donc de faire leurs vœux à cette déesse, s'ils veulent jouir des effets de ma clémence.»

CHAPITRE 17

Julien use d'artifice pour détruire la religion sans la vouloir persécuter ouvertement.

Quand Julien donnait des ordres, ou qu'il gardait la conduite que je viens de dire, il espérait porter par ces moyens-là ses sujets à renoncer volontairement à leur religion. Car bien qu'il souhaitât sur toutes choses de la détruire, il ne pouvait se résoudre d'user de contrainte, de peur d'être accusé d'une violence tyrannique. Il remua pourtant toute sorte de machines pour attirer ses sujets à la superstition du paganisme, et principalement les gens de guerre, qu'il tâcha de gagner tant par eux-mêmes que par leurs officiers. Pour les accoutumer en toutes choses au culte des dieux, il rendit l'ancienne forme à l'étendard auquel nous avons vu que Constantin avait donné celle de la croix. Il fit peindre à côté de son portrait tantôt un Jupiter qui sort d'un nuage, et qui lui présente ou la couronne, ou un Mercure qui ont les yeux arrêtés sur lui, et qui semblent témoigner par leurs regards, l'estime qu'ils font de son éloquence, ou de sa suffisance en l'art de la guerre. Il joignit ainsi les images des dieux à la sienne, pour engager les peuples à les adorer sous prétexte de lui rendre les honneurs qui étaient dus, et pour dérober les hommages et un culte souverain de religion, sous l'apparence d'un ancien ordre de police. Il jugea que s'ils lui obéissaient en ce point, ils en seraient plus soumis en tous les autres, et que s'ils avaient la hardiesse de lui désobéir, il aurait sujet de les châtier, et de les traiter comme des infracteurs des lois, et comme des ennemis déclaré de l'état et de leur prince. Il n'y eut qu'un petit nombre de personnes qui ayant pénétré son intention refusèrent de saluer son portrait selon la coutume, et qui furent punis. Les autres suivirent l'ancien usage par simplicité ou par ignorance, et adorèrent les images sans y faire grande attention. Mais Julien n'ayant pas tiré grand fruit de cet artifice, eut recours à un autre plus grossier et plus visible, et tout ensemble plus violent et plus cruel, et qui servit d'épreuve à la foi des principaux officiers de la cour. Lorsque le temps auquel il devait faire des largesses aux soldats fut arrivé, et ces largesses-là se font les jours de fête, les jours de la naissance des empereurs, et de la fondation des grandes villes, il considéra que les soldats sont fort peu éclairés, et que d'ailleurs ils sont fort attachés au bien, croyant pour ces raisons avoir trouvé une occasion favorable de les engager au culte des dieux, il fit mettre devant lui le feu et de l'encens, selon l'ancienne coutume des romains, et à mesure que chaque soldat s'approchait pour recevoir la libéralité de l'empereur, les grands qui étaient autour de lui, lui commandaient de sacrifier. Il y en a eut qui eurent assez de courage pour refuser ouvertement de faire ce sacrifice, et de recevoir le présent. Il y en eut d'autres dont l'esprit se trouva si fort rempli de l'image de l'ancien usage, qu'ils le suivirent sans croire faire grand mal. D'autres aveuglés par l'éclat de l'or, et comme enchantés par la magnificence de cet appareil, souillèrent leur conscience par cette cérémonie, dont ils reconnaissaient l'impiété. On dit que comme quelques-uns de ceux qui étaient ainsi misérablement tombés étaient à table ensemble, et qu'ils buvaient à la santé les uns des autres, il y en eut un qui nomma le nom du Sauveur, et qu'un autre prenant la parole dit : «C'est une chose étrange que vous invoquiez le nom de Jésus Christ, auquel vous avez renoncé en recevant le présent de l'empereur, et en jetant de l'encens dans le feu.» Faisant réflexion à cette parole sur l'énormité de leur crime, ils se levèrent et coururent en jetant des cris et des pleurs, et en prenant Dieu et les hommes à témoin qu'ils étaient chrétiens, qu'ils n'avaient sacrifié que de la main, sans savoir ce qu'ils faisaient, mais qu'ils n'avaient point sacrifié du cœur, et s'étant ensuite présentés à l'empereur, ils lui jetèrent son présent, et le supplièrent de les faire mourir en protestant que quelque tourment qu'on pût leur faire souffrir en toutes les parties de leur corps pour expier le crime que leur main avait commis, ils ne changeraient jamais de sentiment. Quelque déplaisir que l'empereur eût de leur action, il ne voulut pas leur ôter la vie de peur qu'ils ne jouissent de l'honneur du martyr, ils se contenta de les priver de leur charge et de les éloigner de la cour.

CHAPITRE 18

Julien défend aux chrétiens d'apprendre les lettres humaines. Ouvrages d'Apollinaire.

Il était disposé de la même sorte envers les autres chrétiens qu'envers ceux-ci, et ne leur témoignait que trop sa véritable disposition, quand il en avait quelque sujet. Il priva du droit de citoyen, de l'entrée des assemblées, de l'exercice des charges, et des emplois publics, ceux qui refusèrent de sacrifier aux dieux, bien que d'ailleurs ils fussent irréprochables. Il défendit même que les enfants des chrétiens fussent admis dans les écoles de grammaire et de rhétorique, et qu'ils apprissent les poètes, ni les orateurs. Il conçut une extrême jalousie contre Apollinaire de Syrie homme d'une rare érudition, contre Basile, et Grégoire de Cappadoce, les plus célèbres orateurs de leur siècle, et contre plusieurs autres hommes très éloquents, dont les uns suivaient la doctrine du Concile de Nicée, et les autres tenaient les erreurs d'Arius. Il ne se porta à défendre

que les enfants des chrétiens n'apprirent les lettres humaines, que dans la créance que c'est d'elles que procède la force de persuader.

Alors cet Apollinaire, dont je viens de parler, employa heureusement son esprit, et sa suffisance à mettre en vers héroïques les antiquités des juifs, depuis la création du monde jusques au règne de Saül. Il divisa cet ouvrage en vingt-quatre livres, à chacun desquels il donna le nom d'une lettre grecque. Il composa aussi des comédies à l'imitation de Ménandre, des tragédies à l'imitation d'Euripide, et des odes à l'imitation de Pindare. Enfin, il fit en peu de temps sur divers sujets tirés de la sainte Écriture, quantité d'excellents ouvrages, qui ne sont en rien inférieurs à ceux des anciens grecs, soit que l'on considère l'invention et la disposition, ou l'expression et l'élégance. Si les esprits n'étaient accoutumés à avoir un grand respect pour l'antiquité, on estimerait autant les poésies d'Apollinaire, que celles d'Homère. On admirait même l'autant plus la grandeur de son esprit, qu'il a excellé en tous les genres, au lieu que les anciens n'ont réussi qu'en un. Le livre qu'il a composé contres les philosophes païens sous le titre de la vérité, est un de plus considérables de ses livres. Il y fait voir par des raisonnements invincibles sans se servir de l'autorité de l'Écriture, qu'ils sont très éloignés d'avoir les sentiments qu'on doit avoir de Dieu. L'empereur pour se moquer des ouvrages faits pour la défense de notre religion, écrivit un jour aux évêques en ces termes : «J'ai lu, j'ai entendu et j'ai condamné.» Ils lui répondirent : «Vous avez lu, mais vous n'avez pas entendu. Car si vous aviez entendu, vous n'auriez pas condamné.» Quelques-uns attribuent cette réponse à Basile évêque de Césarée en Cappadoce, et peut-être avec raison. Mais soit quelle soit de lui ou d'un autre, elle sert à faire voir la générosité et l'érudition de son auteur.

CHAPITRE 19

Livre de Julien contre les habitants d'Antioche. Translation du corps de saint Babylas martyr.

Julien ayant résolu de faire la guerre aux perses, alla à Antioche ville de Syrie. Le peuple ayant crié qu'il y avait des vivres en abondance, mais qu'ils ne laissaient pas que d'être trop chers; ils les mis à si bas prix, que les marchands s'étant cachés, les habitants se trouvèrent dans la disette des choses le plus nécessaires, ce qui leur ayant donné de l'indignation contre l'empereur, ils firent de sanglantes railleries sur la longueur de sa barbe, et sur ce qu'il y avait des taureaux gravés sur ses monnaies, et dirent par raillerie, qu'il renversait l'univers de la même sorte que ses prêtres renversaient les taureaux qu'ils immolaient aux idoles. Il menaça de les châtier, et se prépara à partir pour aller à Tarse. Mais tant réprimé tout d'un coup les mouvements de sa colère, il ne sa vengea de leurs railleries, que par des paroles, et par un ouvrage fort élégant qu'il fit sous le titre de satire sur la barbe. Au reste il fit le même traitement aux chrétiens dans cette ville, que dans les autres, et y augmenta autant qu'il pût la superstition païenne.

Je crois devoir rapporter ici ce qui arriva au même temps dans le temple d'Apollon, de Daphné, et touchant la chasse de saint Babylas martyr. Daphné est un faubourg d'Antioche, planté de Cyprès et d'autres arbres, sous lesquels toute sorte de fleurs croissent dans la saison. Les branches des arbres sont si épaisses, qu'elle y forment, je ne dirai pas une ombre, mais comme un lambris qui n'est jamais perché par les rayons du soleil. L'abondance et la clarté des eaux qui arrosent la terre, jointe à la pureté et à la tempérance de l'air, rendent ce lieu-là un des plus agréables qu'il y ait au monde. Les grecs ont feint que ce fut là que Daphné fille du fleuve Ladon fut changée en un arbre de son nom, comme elle s'enfuyait d'Arcadie pour éviter les poursuites d'Apollon, de qui elle était aimée. Qu'Apollon n'ayant pu être délivré de sa passion par ce changement, embrassa l'arbre, et en fit une couronne de ses feuilles. Il demeura depuis très souvent un même endroit, comme en un endroit qu'il chérissait plus que nul autre. Mais il n'y avait point d'homme grave qui n'eût honte d'y mettre le pied, parce que l'air et l'assiette semblaient porter à la débauche, et que la fable des amours d'Apollon, et de Daphné était comme un nouveau feu qui redoublait l'ardeur de celui, dont brûlaient les jeunes gens. L'exemple des dieux les corrompait de telle sorte, qu'ils ne pouvaient souffrir personne qui se fit profession de continence. On passait pour stupide et pour insensible, quand on vivait à Daphné, sans avoir une maîtresse, et on devenait un objet d'horreur et d'exécration. Les païens avaient une grande vénération pour la statue d'Apollon, et pour le temple magnifique que l'on croit avoir été bâti par Seleucus, père d'Antioche. Ceux qui ajoutent foi à ces sortes de superstitions, et qui les publient, croient qu'il sort un eau de la fontaine Gastalie, qui donne la connaissance de l'avenir, et qui produit un effet semblable à celle de Delphes. On dit qu'Adrien n'étant que dans une fortune

privée y reçut la prédiction de sa grandeur à venir, et qu'ayant trempé une feuille de laurier dans l'eau, il lut dessus ce qui lui devait arriver, et que quand il fut sur le trône, il fit fermer la fontaine, afin que personne n'y put plus puiser la connaissance des choses futures.

Mais je laisse ces sortes d'observations à ceux qui y sont plus attachés que moi. Lorsque Gallus, frère de Julien, fut déclaré César par Constance, et qu'il demeura à Antioche, le zèle dont il brûlait pour la religion chrétienne, et la vénération qu'il avait pour la mémoire de ceux qui en avaient confirmé la vérité par leur sang, le portèrent à abolir l'abomination que la superstition avait introduite dans Daphné. Il crût qu'il n'y avait point de meilleur moyen pour cet effet, que d'élever une église à l'opposée du temple, et d'y transférer la chasse de saint Babylas, qui après avoir saintement gouverné l'Église d'Antioche, avait été couronné par la gloire du martyr. On dit que depuis cette translation le démon ne rendit plus d'oracles. Quelques-uns attribuaient son silence au mépris que les hommes faisaient de sa puissance, et au peu de soin qu'ils prenaient de lui offrir des sacrifices. Mais la suite du temps fit reconnaître quel ne procédait que de la présence du saint martyr. Car il la garda toujours depuis que Julien fut seul maître de l'empire, bien qu'il ne manquât alors ni d'odeurs, ni de fumée, ni d'encens, ni de victimes. Car ce prince étant entré dans son temple à dessein de le consulter touchant certaines affaires, il lui fit des présents et des sacrifices, et le pria de résoudre ses doutes. Le démon n'avoua pas franchement qu'il ne pouvait répondre à cause que la chasse du saint martyr était proche, mais il dit qu'il était incommodé par la multitude des cadavres. Quoi qu'il y eût quantité de corps enterrés à Daphné, Julien jugea bien qu'il n'y avait que saint Babylas qui imposât silence à l'oracle, et commanda que l'on transférât la chasse. Les chrétiens s'étant rassemblés pour cet effet l transférèrent à la ville, l'espace d'environ quarante stades, et la mirent au lieu où elle est; auquel on a donné le nom du saint. On dit qu'il y eut des personnes de toute sorte d'âge, des hommes et des femmes, des enfants, et des vieillards qui y mirent la main, et qu'ils chantèrent des psaumes le long du chemin pour se soulager de leur travail, ou plutôt pour témoigner le zèle qu'ils avaient pour leur religion, dont l'empereur était l'ennemi. Ceux qui chantaient le mieux, chantaient les premiers et le peuple leur répondait du même ton : «Que tous ceux qui adorent les idoles soient confondus; que ceux qui se glorifient dans leurs faux dieux soient couverts de honte.»

CHAPITRE 20

Constance de Théodore confesseur. Embrassement du temple d'Apollon.

L'empereur aussi irrité de cette action qu'il l'aurait été d'un grand outrage, médita de s'en venger. Mais Saluste préfet du prétoire tâcha de l'en détourner, bien qu'il fut païen. N'ayant pourtant rien pu gagner sur son esprit, il fut obligé d'exécuter les ordres, et de faire arrêter un grand nombre de chrétiens. Le premier dont il se saisit fut un jeune homme nommé Théodore. Mais bien qu'il fut appliqué au chevalet, il ne céda jamais à la violence de la douleur, et ne s'abaissa point à demander quelque soulagement à Saluste. Au contraire, il parut aussi insensible aux coups qu'il recevait, que s'il les eût vu recevoir à un autre, et chanta incessamment le même psaume que le jour précédant, pour faire voir qu'il ne se rependait point d'avoir fait ce qu'on punissait en sa personne, avec une si grande rigueur. Le préfet étonné de sa constance, l'alla rapporter à l'empereur, et lui dit que s'il ne renonçait au dessein qu'il avait pris de persécuter les chrétiens, il se chargerait de confusion, et les comblerait de gloire. Cet avis-là ayant été trouvé fort sage, tous les fidèles qui avaient été arrêtés furent mis en liberté. Quand on demanda depuis à Théodore, s'il avait souffert beaucoup de mal, il répondit qu'il n'avait pas été tout-à-fait exempt de douleur, mais qu'un jeune homme, qui était debout à côté de lui, l'avait soulagé en essuyant sa soeur avec un mouchoir, et en le rafraîchissant avec de l'eau. Je suis persuadé qu'un homme, quelque générosité naturelle qu'il puisse avoir, n'est point capable de mépriser son corps de la sorte, sans un secours tout particulier de la Toute-puissance divine.

Le corps de saint Babylas martyr fut donc transféré à Daphné, pour le sujet que je viens de dire, et en fut ôté depuis. Le feu pris peut de temps après au temple d'Apollon, et ruina toute la couverture, la statue même de ce dieu, et ne laissa que les quatre murailles et les colonnes qui soutenaient le vestibule, et une partie du temple. Les chrétiens croyaient que ce feu avait été attisé du ciel sur le démon, par les prières du martyr. Le païens accusaient au contraire les chrétiens d'être les auteurs de cet incendie. Ce soupçon-là s'étant accru, le sacrificateur d'Apollon fut interrogé en justice, afin qu'il déclarât la vérité; mais ni la violence des coups qu'on lui donna, ni la rigueur de prison où l'on le mit, ne le portèrent jamais à nommer personne; d'où les chrétiens tirèrent un fort argument pour prouver que cet incendie était un effet de la justice

divine, et non de la malice des hommes. Au reste l'empereur ayant été averti que ce désordre n'avait procédé que du corps de saint Babylas, qui était à Daphné, et qu'il y avait des reliques de martyrs en quantité d'églises et principalement dans le voisinage du temple d'Apollon Didyméen proche de la ville de Milère, envoya ordre au gouverneur de Carie de faire brûler ces églises-là si elles étaient achevées, et qu'il eut une couverture et un autel, et si elles étaient imparfaites, de le démolir.

CHAPITRE 21

Image de Jésus Christ. Fontaine d'Emmaüs. Arbre d'Egypte.

Parmi tant d'événements remarquables du règne de l'empereur Julien, je n'en dois pas oublier un, qui n'est pas une preuve moins sensible de la puissance du Sauveur, que de sa colère contre ce prince.

Quand il eut appris qu'il y avait dans la ville de Césarée de Philippe en Phénicie, qu'on appelé Panéade, une image du Sauveur, qui y avait été érigée par la reconnaissance d'une femme qu'il avait guérie du flux de sang, il la fit abattre pour mettre la sienne en la place. Mais le feu du ciel étant tombé dessus à l'heure même, la renversa, en brisa la tête, la perça et l'arracha à l'endroit du cœur. On la voit encore aujourd'hui noircie de ce coup de foudre. Celle du Sauveur fut traînée et rompue par les païens. Mais elle a depuis été refaite par les chrétiens, et placée dans l'église. Eusèbe rapporte qu'il croissait autour de la base de cette image un simple inconnu aux médecins, qui guérissait de toutes les maladies. Il ne faut pas trouver étrange que Dieu ait répandu de nouvelles faveurs sur les hommes, depuis qu'il a eu la bonté de descendre sur la terre. Il y a apparence qu'il a fait en divers lieux quantité d'autres miracles, que ceux du pays savent par tradition, et quel ne sont connus que d'eux. En voici une preuve.

Il y avait autrefois en Palestine un bourg que l'évangile appelle Emmaüs, et que depuis la défaite des juifs et la ruine de Jérusalem, les romains ont appelé Nicopole, comme pour marquer l'événement de la guerre. Hors de cette ville et en un endroit, où trois chemins se rencontrent, et où le Sauveur se sépara autrefois de Cléopas et de ses compagnons, il y a une fontaine où le Sauveur lava ses pieds, et qui depuis ce temps-là eu la force de guérir toute sorte de maladies. On dit aussi qu'il y a à Ermopole en Thébaïde un arbre dont les rejetons, les feuilles et l'écorce guérissent toutes les maladies quand on les fait toucher aux malades. Les égyptiens disent que quand saint Joseph s'enfuit avec Jésus Christ et sa sainte Mère, pour éviter la fureur d'Herode, il alla à Ermopole, et quand il fut proche de la porte de la ville, cet arbre se courba pour l'adorer. J'en rapporte fidèlement ce que j'en ai ouï dire. Je crois que c'était un signe de la présence de Dieu, ou un effet de la crainte du démon, qui était adoré par les peuples dans cet arbre, qui était fort haut et fort étendu, et qui tremblait de peur comme les idoles d'Egypte, qui selon la prédiction d'Isaïe furent ébranlées à l'arrivée du Sauveur. L'arbre demeura en sa place pour servir de monument de la retraite du démon, et fut un remède à ceux qui crurent avec une foi vive. Les habitants d'Egypte et de Palestine rendent témoignage de ces vérités qu'ils voient de leurs propres yeux.

CHAPITRE 22

Les juifs obtiennent permission de Julien de rebâtir leur temple. Ils en sont empêchés par le feu du ciel, et par des croix miraculeuses qui parurent sur leurs habits.

La haine que l'empereur portait aux chrétiens ne l'empêchait pas d'avoir de l'affection pour les juifs. Il écrivit aux princes des prêtres, aux premiers de la nation, et au peuple même qu'ils prissent Dieu pour sa prospérité, et pour celle de l'empire. Ce qu'il ne faisait pas à mon sens par persuasions, ni par aucune estime de leur religion. Car ils savaient qu'elle est comme la mère de la chrétienne, et qu'elles sont toutes deux fondées sur l'autorité des patriarches, et des prophètes; mais par le désir de fâcher les chrétiens en favorisant les juifs, qui sont leurs plus irréconciliables ennemis. Il espérait peut-être aussi les attirer à l'idolâtrie, comme des personnes qui ne savaient que la lettre de l'Écriture, et qui n'en avaient jamais pénétré le sens, comme ont fait les chrétiens, et quelques-uns de plus spirituels d'être les juifs. L'événement a fait reconnaître que c'était là son véritable dessein. Car ayant envoyé quérir les princes de cette nation, il les exhorta à observer les lois de Moïse, et les coutumes de leurs ancêtres. Quand ils lui eurent

répondit qu'il ne leur était pas permis d'offrir à Dieu des sacrifices en un autre lieu qu'au temple de Jérusalem, qui avait été détruit. Il leur commanda de le rebâtir, et leur donna de l'argent pour cet effet. Les juifs entreprirent l'ouvrage sans se souvenir qu'ils ne le pourraient achever, comme il est marqué dans les livres des saints prophètes. Ils cherchèrent les plus habiles ouvriers, ils amassèrent des matériaux, ils enlevèrent les démolitions superflues, et les immondices, et s'appliquèrent avec une ardeur si extraordinaire à ce travail, que les femmes portèrent de la terre et des pierres, et vendirent leurs pierreries pour contribuer à la dépense. L'empereur, les païens et les juifs renonçaient à toute autre occupation pour avancer cette entreprise. Bien que les païens n'aimassent pas les juifs, ils ne laissaient pas de les aider, dans l'espérance de venir à bout de l'ouvrage, et de convaincre de fausseté les prophètes qui avaient été faites par le Sauveur. Outre que les juifs étaient animés par la même espérance, ils étaient bien aises de se servir de cette occupation de relever le temple. Lorsqu'ils eurent ôté tous les restes des anciennes ruines, le jour même qu'ils devaient poser les fondements, il arriva un tremblement de terre, qui jeta les pierres en l'air, et blessa plusieurs, tant de ceux qui travaillaient, que de ceux que la seule curiosité avait attirés. Les maisons qui sont proche du lieu où était autrefois le temple, et les galeries publiques furent renversées, et les uns furent écrasés, et les autres estropiés sous les ruines. Quand le tremblement eut cessé, les ouvriers reprirent leur travail, tant parce qu'il leur était fort agréable, que parce que les ordres de l'empereur le leur rendaient nécessaire.

Les hommes cherchent souvent ce qui leur est le plus nuisible, pour concentrer leur passion, et croient faussement qu'il n'y a que ce qui le flatte qui leur soit utile. Quand ils sont une fois prévenus de cette erreur, ils ne sont plus capables de reconnaître ce qui leur est avantageux, ni profiter des malheurs qui leur arrivent. Je ne doute point que les juifs ne fussent alors en cet état. Car au lieu que ce tremblement si inopinément survenu était une marque visible que Dieu n'avait pas agréable le rétablissement de leur temple, ils ne laissèrent pas de l'entreprendre une seconde fois. Mais on dit d'un commun consentement sans que personne le révoque en doute, qu'à peine avaient-ils recommencé leur travail, qu'il sorti du fond de la terre un feu qui en consuma plusieurs. Il n'y a que cette différence, dans la manière dont on rapporte ce fait, qu'au lieu que les uns disent que le feu qui les dévora, sortit des entrailles de la terre; les autres assurent qu'il sortit du temple même, lorsqu'ils y voulurent entrer. Mais de quelque façon que la chose soit arrivée elle n'en est pas moins merveilleuse.

Ce prodige fut suivi d'un autre plus manifeste, et plus surprenant : Qui est qu'il parut tout d'un coup des croix sur leurs habits; ce qui fut cause que quelques-uns avouèrent à l'heure même que Jésus Christ est Dieu, et qu'il n'avait pas le rétablissement du temple agréable et que d'autres s'étant présentés quelque temps depuis à l'Église, et ayant reçu le baptême, ils tâchèrent d'effacer leur faute par leurs prières, et par leurs larmes. Que si quelqu'un fait difficulté d'ajouter foi à ce que je dis, qu'il s'informe des personnes qui l'ont appris de ceux qui en avaient été témoins, et qu'il le demande même aux juifs et aux païens, dont les pères commencèrent cet ouvrage sans le pouvoir achever, ou plutôt ne le purent commencer.